

LES PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

L'objet de l'histoire

L'objet de l'histoire, c'est dit-on, la connaissance du passé, ce qui est un peu plat. Il serait plus juste de dire que l'histoire, « c'est le récit vivant des événements du passé »¹. En ce sens, l'histoire est une science, car pour exposer les événements, il faut les connaître en critiquant les sources. Mais elle est aussi un art, car faire revivre, c'est créer une seconde fois.

Le gros œuvre de l'histoire conjugue à la construction narrative, l'élaboration des sources par la recherche critique : cela s'appelle l'historiographie. Elle a pesé lourdement dans l'élaboration de nouvelles méthodes. L'art par exemple a une valeur documentaire que les « littéraires » ont tendance à oublier. Une œuvre littéraire, c'est aussi une radiographie plus ou moins fictionnelle d'un moment de l'histoire. *La Curée* de Zola est appréciée des historiens parce qu'elle leur offre une documentation sur la spéculation immobilière sous le second empire. L'œuvre de Proust est la radiographie de sentiments complexes mais elle est aussi la radiographie d'un milieu d'aristocrates à l'égoïsme monumental.

D'une manière générale, la littérature offre des éléments sur les représentations que se font les hommes (du pouvoir, de la société à laquelle ils appartiennent, de la justice, etc...) comme aussi sur leurs rapports qu'ils soient libres ou contraints et soumis à des règles précises.

La philosophie est encore plus précise et elle parle de l'« objet formel » de l'histoire : l'évolution et le déroulement des événements.

La philosophie de l'histoire : quel sens donner à l'histoire des hommes

Une philosophie de l'histoire, c'est une approche rationnelle du sens de l'histoire du monde et de l'histoire des hommes.

Hormis Augustin sans doute (et parce que sa philosophie de l'histoire est aussi une théologie de l'histoire) Bossuet, Vico, Condorcet, Turgot, Victor Cousin, Auguste Comte, Michelet en France ; Fichte, Schelling, Hegel, Herder en Allemagne se sont employés à rechercher la signification des événements ou plutôt d'une série d'événements du passé, en les liant à quelque plan du monde. Ils ont pensé la philosophie de l'histoire dans le paradigme d'une histoire de l'humanité, qui va ensuite se décliner en *histoire universelle*. Puis, la notion va tomber en déshérence, en désuétude et désormais elle semble démonétisée. L'histoire désormais est plurielle.

L'idée que l'histoire pouvait avoir non seulement une fin, mais obéir à quelque obscure finalité a été ressentie par les « modernes » comme une insulte à la raison. Désormais, comme toute science, l'histoire est envisagée en dehors de toute finalité, en dehors de toute téléologie. Ce qui pose un problème, car une histoire, ce la signifie que l'on part d'un point pour aller à un autre : l'itinéraire est la figure visible, la topique de quelque chose de plus profond, l'idée de direction. L'histoire ne peut être perçue que de deux manières : soit elle est vectorisée, soit elle est cyclique. C'est cet éternel retour des cycles que Nietzsche a voulu faire revivre dans sa philosophie.

L'idéalisme allemand

¹ Gabriel Hanotaux, *De l'Histoire et des Historiens*

Il n'est donc pas juste de faire remonter l'origine de la philosophie de l'histoire aux « Leçons sur la philosophie de l'histoire » de Hegel, données à Berlin au cours du semestre d'hiver 1822-1823 et publiées en 1837, ainsi qu'à Schelling qui propose à la même époque une nouvelle philosophie de l'histoire avec sa *Philosophie de la Mythologie*, enseignée à Berlin en 1842. Ce n'est en réalité qu'une gnose enveloppée dans les langes d'une langue théosophique. L'idéalisme allemand s'est imposé en France par Victor Cousin. La Sorbonne fut hégélienne ou hégélianisée. Schelling restera longtemps obscur (et il le reste encore) mais les deux pensées tentent de répondre à un défi qui provient du XVIII^{ème} siècle, de Lessing et d'un texte qui compte : *L'éducation du genre humain*.

Dans ce texte, Lessing décrit un processus auto-éducatif de l'humanité à partir d'images qui parcourront toute la philosophie jusqu'au XX^{ème} siècle et, en particulier, celle d'un fruit recouvert d'une chair dont on veut retrouver le noyau caché par la gangue. S'il a eu un tel succès, c'est qu'il ouvre une pensée « agnostique ». Le voyage de l'esprit passe par la découverte de l'enveloppe pour avoir accès au noyau du fruit. En saisissant le noyau, la raison découvre le principe anthropologique de sa vérité. L'éducation du genre humain est ainsi une auto-découverte progressive du principe de sa vérité. Chaque étape y est nécessaire comme un pas dans le monde du savoir. Toutes les philosophies modernes seront imprégnées de ce processus évolutif. Par exemple, le *Tractatus de intellectus emendatione* (emendare signifie corriger) de Spinoza d'où émerge l'idée d'une correction progressive des verres de lunette par lesquels on regarde le monde.

« Horloge, Dieu étrange effrayant »

L'histoire, c'est aussi de la « temporalité » qui se décline en une architecture temporelle, qui renvoie à la notion de « temps objectif », le temps sans lequel la vie des hommes serait quelque peu difficile à appréhender. Cette « architecture temporelle » - a une histoire. La nôtre s'esquisse dès le XIV^{ème} siècle avant de s'universaliser : les computs du temps s'homogénéisent, la journée est théoriquement définie, l'horloge enfin bat bientôt pour tout le monde. Mais le calendrier n'est pas encore universel : il y a avant ou après Jésus Christ.

Après avoir découvert le temps abstrait, l'Europe cherche à le garder en faisant de lui instrumentalement un temps pour tous et, par ces mêmes contraintes nouvelles, en le substituant définitivement au temps naturel : l'horloge dissocie le temps des événements humains ; elle dissocie de la nature et de son recommencement les événements humains. La précision mécanique aide à l'affinement des chronologies, mais elle fabrique une sorte de voile, voire de glacié entre le monde naturel et le monde des artefacts.

Quelques approches d'historiens

Pour Lucien Febvre l'histoire est un problème puisque l'homme, loin de se souvenir du passé, le reconstruit toujours ; elle se fait le passé dont elle a besoin dans le présent :

« L'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits qu'elle le veuille ou non - c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle récolte systématiquement puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort ... Les faits sont des clous à quoi accrocher l'idée ».

Pour Paul Veyne l'histoire est un roman vrai, c'est la narration des événements vrais qui ont eu l'homme pour action. Elle relève de l'intrigue et les événements qu'elle déploie ne sont pas des objets consistants, mais

« un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses ».

Paul Veyne a proposé la « rétrodiction », une opération inductive par laquelle l'historien comble une lacune dans le déroulement de son récit grâce à l'analogie avec un enchaînement semblable mais complet dans une autre série.

Ces approches partagent une conception commune d'un temps linéaire, mais aussi cumulatif, (où chaque présent successif additionne aux gains d'intelligibilité du passé les siens propres) et surtout irréversible. Ce qui signifie que ce qui est advenu a définitivement marqué le temps par l'empreinte de sa singularité.

Raymond Aron proposait que l'enquête causale de l'historien cartographie moins le présent qu'elle ne restitue désormais au passé l'incertitude de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, les historiens se méfient de la philosophie de l'histoire parce qu'elle est un héritage religieux dont la sacro-sainte raison aspire à se débarrasser et que, depuis quelques siècles, elle considère comme une hypothèque sur la pensée.

Le mal dans l'histoire

La question que pose la philosophie c'est aussi le sens du mal. L'histoire, c'est l'histoire des guerres, des massacres, des civilisations nomades destructrices des sociétés sédentaires, les peuples qui se lèvent un jour sur le théâtre du monde et partent à sa conquête, les grandes idéologies dévastatrices, l'histoire, c'est le champ où une lutte âpre et sans rémission est livrée.

Si la plupart des historiens en ont fini avec la philosophie de l'histoire, c'est parce qu'ils ont liquidé la question du mal, en particulier depuis que l'économie a envahi le champ de la recherche historique, renouvelant certes les méthodes, mais apposant à la « science » une froideur sans entrailles.

Fernand Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée ». In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13^e année, N. 4, 1958.

http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1958_num_13_4_2781

Au delà des cycles et inter-cycles, il y a ce que les économistes appellent, sans toujours l'étudier, la tendance séculaire. Mais elle n'intéresse encore que de rares économistes et leurs considérations sur les crises structurelles, n'ayant pas subi l'épreuve des vérifications historiques, se présentent comme des ébauches ou des hypothèses, à peine enfoncées dans le passé récent, jusqu'en 1929, au plus jusqu'aux années 1870. Elles offrent cependant une utile introduction à l'histoire de longue durée. Elles sont une première clef.

La seconde, bien plus utile, est le mot de structure. Bon ou mauvais, celui-ci domine les problèmes de la longue durée. Par structure, les observateurs du social entendent une organisation, une cohérence, des rapports assez fixes entre réalités et masses sociales. Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrant l'histoire, en gênent, donc en commandent l'écoulement. D'autres sont plus promptes à s'effriter. Mais toutes sont à la fois soutiens et obstacles. Obstacles, elles se marquent comme des limites (des enveloppes, au sens mathématique) dont l'homme et ses expériences ne peuvent guère s'affranchir. Songez à la difficulté de briser certains cadres géographiques, certaines réalités biologiques, certaines limites de la productivité, voire telles ou telles contraintes spirituelles : les cadres mentaux, aussi, sont prisons de longue durée.

L'exemple le plus accessible semble encore celui de la contrainte géographique. L'homme est prisonnier, des siècles durant, de climats, de végétations, de populations animales, de cultures, d'un équilibre lentement construit, dont il ne peut s'écarter sans risquer de remettre tout en cause. Voyez la place de la transhumance dans la vie montagnarde, la permanence de certains secteurs de vie maritime, enracinés en tels points privilégiés des articulations littorales, voyez la durable implantation des villes, la persistance des routes et des trafics, la fixité surprenante du cadre géographique des civilisations.

Mêmes permanences, ou survivances dans l'immense domaine culturel. Le livre magnifique d'Ernst Robert Curtius qui va enfin paraître dans une traduction française, est l'étude d'un système culturel qui prolonge, en la déformant par ses choix, la civilisation latine du Bas-Empire, accablée elle-même sous un lourd héritage : jusqu'aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, jusqu'à la naissance des littératures nationales, la civilisation des élites intellectuelles a vécu des mêmes thèmes, des mêmes comparaisons, des mêmes lieux communs et rengaines. * (...)

L'histoire des sciences connaît, elle aussi, des univers construits qui sont autant d'explications imparfaites, mais à qui des siècles de durée sont accordés régulièrement. Ils ne sont rejetés qu'après avoir longuement servi. L'univers aristotélicien se maintient sans contestation, ou presque, jusqu'à Galilée, Descartes et Newton ; il s'efface alors devant un univers profondément géométrisé qui, à son tour, s'effondrera, mais beaucoup plus tard, devant les révolutions einsteiniennes.

*il s'agit du livre de Curtius, *la littérature européenne et le moyen âge latin*.

Quelques remarques

Ce texte pose le problème de ce qu'on peut appeler des « constantes », des « invariants » dans l'histoire des hommes et des civilisations. Le vocabulaire est renouvelée, modernisée : « tendance séculaire », ou structure, mais pour comprendre le monde, il faut des « permanences », des éléments suffisamment stables pour en percevoir la rationalité et les lois. C'est l'enjeu de la longue durée. On ne peut interpréter le changement que sur fond d'une forme de stabilité intelligible.

Braudel n'est pas un structuraliste au sens strict, mais il a vécu au moment où le structuralisme s'imposait dans les sciences humaines et sociales et en linguistique. Mais pour que la notion soit féconde en histoire, il faut en quelque sorte l'adapter, montrer en quoi elle est valide pour le champ de l'histoire et en quoi elle peut aussi être une clé d'analyse.

Mais si tenace que soit le paradigme (scientifique ou culturel), il n'a qu'un temps, il n'a qu'une durée provisoire. Il s'effondre devant un nouveau paradigme, plus performant. Le paradigme aristotélicien s'efface devant l'univers géométrisé, qui s'efface à son tour devant le paradigme quantique. Les choses durent, mais elles ne sont pas éternelles. L'histoire est ainsi le lieu de ce qui passe, de ce qui n'est pas éternel, aussi durable que cela apparaisse.

Il faut souligner l'humilité dont fait preuve l'historien qui construit des « explications imparfaites ».

BIBLIOGRAPHIE

Braudel Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée ». In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 13^e année, N. 4, 1958. pp. 725-753; http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1958_num_13_4_2781

Vigne Eric. « Le temps de l'histoire en question ». In: *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°6, avril-juin 1985. pp. 131-140; http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1985_num_6_1_1240